

La Musique en Province

■■■■ LA MUSIQUE A LYON.

Ce n'est pas sans une certaine appréhension que les directeurs des concerts classiques ont organisé le programme de la saison d'hiver. L'industrie et le commerce lyonnais subissent une crise économique très grave. Cette crise allait-elle compromettre le succès des réalisations musicales?

Il n'en a rien été. La musique a conservé ses nombreux fidèles. Les Lyonnais n'ont pas consenti, malgré le régime sévère des restrictions, à éliminer de leur vie les émotions musicales les plus pures. Nous devons les en louer. Le mérite en revient à l'âme lyonnaise elle-même et aux directeurs des orchestres.

Les lecteurs de *la Revue Musicale* savent, car je l'ai dit à maintes reprises, que Lyon possède deux orchestres principaux. Le plus ancien, le plus important, est l'orchestre de la « Société des Grands Concerts », créé depuis près de trente ans par Georges Witkowski. Le second, de date plus récente, a tiré son appellation du nombre de ses exécutants, le « Trigintuor », dirigé par Strony. Le nombre des abonnements a sans doute quelque peu fléchi, mais n'a pas compromis la vitalité de ces organismes qui contiennent l'élément le plus actif de l'esprit musical.

Georges Witkowski, qui remplit également les fonctions de directeur du Conservatoire, a associé déjà depuis deux ans son fils Jean, à la direction de l'orchestre des Grands Concerts. Celui-ci a su conquérir le public tout entier, qui assiste aux réunions dominicales bimensuelles de la société. J'ai pu suivre depuis de nombreuses années l'évolution de Jean Witkowski. Je le revois encore bambin, en culottes courtes, jeune et brillant élève du lycée, s'animaient de tout son enthousiasme juvénile pour la musique. Blanche Selva lui donnait une technique pianistique excellente. En même temps, il travaillait le violoncelle et rapidement acquérait, dans le jeu de cet instrument, une virtuosité indiscutables, exceptionnelle par le goût qui dirige ses interprétations. Le jeune homme, acharné à la conquête de toutes les connaissances musicales sous la direction paternelle, se voit bientôt confier le pupitre des timbales à l'orchestre. Le public est étonné de la maîtrise impeccable de cet enfant, de la justesse de son oreille, de la précision de sa mesure. On peut déjà reconnaître, dans ce timbalier de 13 ans, le futur chef d'orchestre. Il grandit, donnant toute sa vie à la musique et à la culture générale, dans un milieu qui n'a jamais connu la moindre défaillance morale, dans lequel la probité artistique est une règle aussi absolue que la probité intellectuelle ou morale. Son père lui donne l'exemple. Chez Georges Witkowski, aucune critique sceptique n'apparaît ; aucune défiance contre sa propre sensibilité ; jamais le directeur des Grands Concerts n'adopte ou n'accepte en art la faiblesse de l'ironie ou la lâcheté du badinage. C'est à une école d'enthousiasme que Jean Witkowski fait son apprentissage. Il apprend que l'artiste doit célébrer toutes les formes de la beauté et lutter de toute son âme contre l'injustice esthétique. Cette noble attitude entraîne parfois quelque lassitude, quelque découragement. Georges Witkowski, atteint par de cruels deuils familiaux, a connu cepen-

dant les joies de l'artiste : son œuvre créatrice à Lyon a grandi chaque année, a conquis tout le public musicien. Aujourd'hui, il a la joie de retrouver, dans son fils, un autre lui-même et d'être assuré que le flambeau qu'il lui transmettra un jour définitivement, sera tenu par des mains aussi vaillantes et brillera d'une lumière aussi vive.

Jean Witkowski est, en effet, un chef d'orchestre remarquable. Son érudition musicale est certainement immense. Il l'augmente chaque jour par l'étude approfondie et intelligente des partitions anciennes ou nouvelles. Toutes les œuvres qu'il dirige sont minutieusement étudiées techniquement. Son goût musical permet d'en donner une interprétation parfois hors de pair. Entre ses mains, jeunes et ardentes, la baguette du chef ne permet aucune défaillance et courbe sous son joug l'indiscipline de quelques instrumentistes. Les répétitions dirigées par Jean Witkowski témoignent de son double souci d'une interprétation techniquement impeccable et d'une traduction fidèle à la pensée de l'auteur.

Parmi les œuvres qu'il a dirigées depuis le début de l'année et où se sont révélées ses qualités, nous citerons la *Symphonie en ut mineur* de Beethoven, la *Suite de Danses* de Bela Bartok, les *Eolides* de Franck, le *Psaume* de Florent Schmitt, la *Symphonie* de Ferroud. La critique musicale lyonnaise a rendu justice en termes heureux aux qualités de l'orchestre conduit par notre jeune maître.

La Société des Grands Concerts de Lyon a été attristée par la mort de son président, le Dr Maurice Vallas, professeur à la Faculté de Médecine, dont j'ai été moi-même le disciple et le collaborateur. Comme beaucoup de médecins et de chirurgiens, Vallas était un véritable artiste. En 1905, avec quelques notables lyonnais épris de musique (Aynard, Isaac, Garin, Holstein, Jamin, etc...) il fonda la Société des Grands Concerts, en en confiant la direction à Georges Witkowski. Ses qualités d'honnête homme, comme on l'entendait au XVII^e siècle, c'est-à-dire des connaissances dans les domaines les plus divers, des lumières sur tout, une absence totale de vanité et de prétention, qualités alliées à un esprit exceptionnel de pondération et d'équilibre, associées à un caractère dont le calme déconcertait parfois ses plus proches amis, lui assureront la présidence du conseil d'Administration. Il incarnait les vertus qu'on se plaît à reconnaître à la société qu'il présidait : ennemi des réclames tapageuses, ennemi des manifestations bruyantes, l'harmonie de ses pensées se reflétait dans son goût musical. Mieux que quiconque, il goûtait la frise que dessine la musique de Gluck autour du drame antique. L'élégance de Mozart le ravissait. Son esprit, si calme, se laissait cependant émouvoir par le romantisme de Beethoven ; sa sensualité était satisfaite du chatoiement des évocations débussystes, des confidences de Fauré. La disparition de cet homme supérieur a été profondément ressentie par le public musical lyonnais et certainement aussi par les virtuoses qu'il accueillait chez lui après le concert avec une affabilité pleine de séduction.

Quelques jours après ce décès, Georges Witkowski devait conduire un récital donné en l'honneur de Vincent d'Indy, pour les 80 ans du Maître. Quatre jours avant le concert, d'Indy mourait. Le concert, qui devait être la fête joyeuse d'un anniversaire précieux, est devenu le premier hommage rendu à la mémoire de ce grand musicien. La *Symphonie sur un chant montagnard français*, interprétée avec rythme et couleur par Jacques Février ; le *Jour d'été à la montagne*, dans lequel Witkowski

mit toute son affection pour le grand ami disparu ; les scènes II, III et la scène finale de *l'Étranger*, interprétées de façon magnifique par Panzera, auquel Magda Leymo donnait la réplique, enfin le *lamento* extrait des *Souvenirs*, évoquèrent l'image de ce Cévenol robuste, dont le visage, qui semblait taillé dans la souche d'un chêne vigoureux, était familier aux Lyonnais, Witkowski ayant eu le mérite de faire connaître le musicien et ses œuvres, il y a déjà de nombreuses années, alors que les concerts de Paris paraissaient ignorer le fondateur de la Schola.

Le Trigintuor présente aussi des programmes intéressants, admirablement exécutés. Strony a le souci de donner des interprétations impeccables du point de vue technique : précision dans les attaques, aucune bavure, respect des nuances. L'exécution qu'il donna, il y a quelques semaines, du *Songe d'une nuit d'été*, de Mendelssohn était digne des plus grands orchestres européens. Strony a encore le grand mérite d'exécuter, avec son orchestre réduit, quelques œuvres qui permettent d'apprécier la qualité de ses premiers pupitres. Un *Concerto brandebourgeois* fut impeccable avec Trillat, pianiste, et Lespès, flûtiste, dont le goût musical, la sonorité et les inflexions nuancées font de lui l'égal d'un Gaubert ou d'un Moïse.

A côté des concerts classiques, Lyon n'a pas été privée de récitals. Parmi ceux-ci, deux obtinrent justement le plus grand succès : celui d'Ennemond Trillat, pianiste lyonnais et celui d'Yves Nat.

Le programme du récital de Trillat était judicieusement composé : du XVIII^e siècle à nos jours, avec une part importante donnée aux grands romantiques. Le public très nombreux a acclamé ce grand artiste, certainement l'un des pianistes les plus intelligents et les plus mucisians de notre époque.

Yves Nat a enfin conquis notre ville, qui reconnaît en lui un tempérament musical exceptionnel, servi par des qualités de sonorité qu'il est seul à posséder. Le récital Chopin qu'il vient de donner sous les auspices des « Heures », en hommage du « Centenaire de l'Arrivée de Chopin à Paris », a été un triomphe. On ne peut rêver interprétation plus belle de l'*Étude en la mineur*, du *Nocturne en ut dièse mineur*, des deux *Mazurkas délicieuses*, jouées trop rarement ou dans un style trop maniére (op. 6 et op. 56), les *IX^e* et *IV^e Préludes*, les *XIV^e* et *II^e Valses*, enfin la *Sonate en si bémol mineur* et la *Polonoise en la bémol majeur*, qu'Yves Nat me semble être le seul capable d'interpréter avec autant de grandeur, d'émotion contenue et de nostalgie romantique.

Les ensembles vocaux lyonnais ont aujourd'hui la chance de posséder un grand maître *a capella*, Vietti. Vietti est une personnalité musicale extraordinaire. Modeste fonctionnaire des P. T. T. à Bourg, il créa, il y a quelques années, dans cette petite ville de Bresse, une chorale mixte, intitulée la Lyre Ouvrière Bressanne. Les éléments de ce chœur étaient dénués à l'origine, de qualités musicales et possèdent en général des voix de moyenne qualité. Vietti en fit une chorale magnifique. Servi par un goût musical qu'on ne peut discuter, animé d'une foi communicative qui s'exprime sous l'empire d'une volonté énergique en qualités pédagogiques exceptionnelles, Vietti infuse à tous les groupements qu'il dirige son enthousiasme et son goût. Depuis l'an dernier, Vietti a été nommé à Lyon. Witkowski, appuyé par notre maire Herriot, dont on connaît la compétence musicale, l'a nommé directeur d'une classe de chœurs au Conservatoire. Non content d'accomplir cette nouvelle tâche qui s'ajoute à des occupations professionnelles strictes, il continue non seulement à diriger la Lyre de

Bourg, mais un chœur d'hommes de Chambéry que les Parisiens applaudiront prochainement à la Salle Gaveau, l'Harmonie Lyonnaise, qui vient de donner un concert où la musique véritable a reconquis la place qu'elle semblait avoir perdue depuis quelques années. Enfin, sous son animation, il vient de se créer à Lyon un chœur mixte constitué par des éléments excellents. Anklogue à Lyon de la Lyre Bressanne, ce chœur, à peine créé, qui n'a encore donné aucun concert, promet, grâce aux qualités des voix qui le composent, grâce aux connaissances musicales de chacun de ses membres, grâce enfin et surtout aux qualités de son directeur, de faire briller d'un magnifique éclat les chœurs de Lyon s'ils veulent observer les règles de discipline et suivre les méthodes de travail chères à leur chef.

Je parlerai peu des représentations théâtrales. On sait que l'opéra de toutes les grandes villes de France, très largement subventionné, associe sans équilibre les intérêts financiers du directeur à la qualité des œuvres musicales. Aussi régulièrement que les phases lunaires, réapparaissent dans le ciel musical de l'Opéra, ces constellations sans éclat, ce vieux répertoire désuet, servi par une troupe précaire. En voyant le goût populaire à la remorque des opéras, je songe, je ne sais pourquoi, au temps des diligences, tant cela me paraît archaïque, inconfortable pour mes oreilles, lamentable pour les exigences de mon esprit. Parfois d'ailleurs, quelques représentations « de gala » donnent certain relief à la « saison » et l'on a la consolation d'applaudir quelques excellents artistes en représentation. Mais ces exceptions justifient-elles la protection et les fortes subventions dont jouissent ces entreprises musico-commerciales? Quelle satisfaction une oreille sensible peut-elle retirer de l'erreur qui est à la base du genre opéra, tel qu'on le conçoit depuis plus de cent ans, c'est-à-dire l'essai de faire éprouver les émotions d'un drame dont l'action est obligatoirement entravée par les lois du chant et par le complexe d'accompagnement ou d'expression musicale, si beau soit-il. Quelques œuvres de Wagner, pas toutes d'ailleurs ; *Pénélope*, *Pelléas et Mélisande* surtout, échappent à ces critiques. Mais à quoi bon regretter sans cesse que les deniers publics soient donnés si largement au théâtre d'opéra et si parcimonieusement aux orchestres, aux musiciens qui se consacrent à la musique pure ou aux professeurs de nos conservatoires? Nous savons que, pendant de nombreuses années encore, la médiocrité du goût musical se conformant à une règle commune à tous les arts, imposera sa volonté à des administrations conservatrices malgré leurs nuances politiques, complaisantes aux traditions populaires anciennes et au goût de la classe d'électeurs la plus nombreuse.

Depuis douze ans, la Presse Lyonnaise organise une soirée avec le concours de la Société des Concerts du Conservatoire de Paris. Le succès de cette manifestation est toujours assuré. Malgré la crise, l'affluence a été aussi nombreuse cette année ; aucun strapontin n'était inoccupé lorsque Philippe Gaubert attaqua l'ouverture du *Roi d'Ys*. Edouard Herriot remercia les organisateurs et le public venu si nombreux à cette fête de bienfaisance, dont le bénéfice est destiné aux malheureux frappés par le chômage. En quelques mots sensibles et spirituels, Herriot retraca l'historique de la Sicoéité des Concerts, depuis sa fondation par Habeneck (9 mars 1828) jusqu'à nos jours. Il montra que c'est grâce à cette société que Beethoven, encore jugé révolutionnaire à cette époque, fut connu en France et consacré universellement, que plus tard le même orchestre révéla César Franck. Après avoir rappelé quelques

noms des grands chefs de cette société, il rendit hommage à l'artiste nuancé, charmant et lettré, que fut André Messager, prédécesseur de Ph. Gaubert. Il fut enfin l'interprète de tout le public lyonnais en louant avec discrétion la maîtrise de celui-ci. Le succès fut magnifique malgré un programme peu intéressant. Les vrais musiciens ont pu regretter de voir confier à un orchestre aussi parfait, aussi émouvant, des œuvres qui font partie du répertoire de fondation de tous les orchestres. A l'ouverture du *Roi d'Ys*, qui permit d'applaudir la virtuosité un peu froide du violoncelle-solo, M. Cruque, succéda la délicate et quelque peu anémique *Symphonie italienne* de Mendelssohn. La *Saltarelle*, ménue, gracieuse, de sonorité limpide, permit d'apprécier, comme il convient, la délicatesse du quatuor et l'admirable sonorité de l'harmonie. *Istar* fit applaudir sa solide construction musicale, l'intérêt de son orchestration, en particulier le passage toujours éloquent où cuivres et cordes clament à l'unisson ; mais on regrette toujours que l'auteur, à l'inverse de son héroïne, n'ait jamais pu dépouiller ce vêtement de pudeur musicale qui masque ou refoule sans cesse les élans d'une sensualité que d'Indy paraît toujours avoir considérée comme une bassesse artistique. A peine *Istar* eut-elle délivré le Fils de la Vie que Gaubert donna le coup d'envoi au *Rugby* d'Honneger. Si l'on veut se livrer à l'amusement des analogies en considérant la musique comme un jeu athlétique, avec ses violences et ses finesse, son adresse et son style, on peut dire que cette partie musicale est du bien mauvais rugby. Vieux rugbyman, doublé d'un amateur de musique, je me permets de dire que cette œuvre d'Honneger ne m'a évoqué qu'une mélée sonore, confuse, un « cafouillage », comme dit l'argot sportif, d'où la balle, c'est-à-dire la mélodie, ne sort jamais ; l'auditeur, j'allais dire le demi-d'ouverture, attend en vain un développement, une passe musicale, pardon, une modulation, qui ouvre le jeu. L'ombre de quelques grands joueurs de classe internationale semble évoquée en certaines phases du jeu : Prokofiew, Stravinski, voire même Richard Strauss. Mais le capitaine Honneger ne réussit pas à les remplacer. Le *Concerto en la mineur* de Schumann donna l'impression d'un concerto pour orchestre admirablement joué, qu'accompagnait au piano un élève qui peut avoir l'espoir de conquérir son premier prix s'il travaille encore quelques mois avec assiduité. J'avoue ne pas concevoir cette association des Concerts du Conservatoire, dont chaque musicien est un virtuose incomparable, avec un pianiste aussi banal. Vous me direz que la Société a une excuse, puisque nous avons pu voir sur le programme que M. François Lang était encore pianiste soliste des Concerts Lamoureux, Colonne, Orchestre Symphonique de Paris, du Concertgebouw d'Amsterdam. *La nuit sur le Mont Chauve*, de Moussorgsky et l'*Ouverture du Vaisseau Fantôme* (clos Wagner 1841), terminèrent ce concert. Qu'il me soit permis de dire que cette réunion risque de ne pas jouer, l'an prochain, du même succès, si les organisateurs lyonnais ne prennent pas soin de demander à Ph. Gaubert un programme d'une autre qualité. Comment oublier l'interprétation magnifique, donnée il y a quelques années, par ce grand artiste, de chefs-d'œuvre indiscutables et qui méritent d'être entendus interprétés par cette phalange de musiciens incomparables ? Songez aux symphonies de Mozart, de Beethoven, aux œuvres de Fauré, de Debussy, de Ravel. Rappelez-vous le ravissement de l'exécution donnée par Gaubert, il y a quelques années, du *Tombeau de Couperin*.

A. LATARJET.